

mangé dehors, sur l'herbe. Ces repas en dehors de la maison, sont surtout dans les goûts d'Ernest.

Madame Lesieur a causé toute la soirée avec nous, et elle a été pour moi d'une politesse sans pareille. Je ne savais comment la remercier de tous les égards qu'elle avait pour moi; mais aussitôt elle m'imposait silence, en me disant qu'elle avait fait cela pour l'ami de son fils. Mais, passez-moi le mot, Ernest disait qu'il me recevait non plus comme son ami, mais bien comme son future *beau frère*.

Maintenant un mot sur notre itinéraire. Nous avons fait une partie du voyage en bateau et l'autre en voiture. La route que nous avons suivie en voiture était presque toute bordée de chênes et d'ormes, de sorte que nous nous trouvions presque toujours à passer dans de verts bocages qui nous préservaient des inconvénients du soleil.

Mais ja vous parle de choses qui n'ont pas peut-être de grands attraits pour vous. J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais Ernest vient me chercher pour m'emmener à la chasse, de sorte que je suis obligé d'envoyer ma lettre avant qu'elle soit tout à fait finie. Mais je me reprendrai demain. Permettez-moi de me souscrire,

Celui qui vous aime pour toujours.

P. HERVART.

Quelques jours après, il écrivait de nouveau à Christine, qui lui avait écrit, après avoir reçu deux ou trois lettres de lui.

N. 1^{er} juillet 1858.

Ma chère Bien-aimée,

J'ai reçu votre lettre hier; elle m'a causé un plaisir extrême. Je n'ai fait que lire et relire hier soir ce gentil petit billet, et c'était toujours avec le même plaisir que j'en recommençais la lecture.

Je suis très-heureux de voir que vous désirez mon retour à Montréal. Aussi n'étaient-ce la cordialité avec laquelle j'ai été reçu par Ernest, et la beauté de la place où j'ai fixé mon séjour depuis une semaine; il est probable que je ne serais pas encore à N., d'où je compte partir demain ou après demain. Tous les matins, quand je puis assister au lever de l'aurore, je vois de ma fenêtre se dérouler à mes yeux un magnifique panorama.

Ce matin, quand je me suis levé, le soleil perçait de ses rayons brulants la haute cime des arbres, et les eaux d'un gracieux petit étang, où se baignent tous les jours une nuée de canards. Je ressentais cette douce fraîcheur du matin que le serein de la nuit se plaît à répandre continuellement, ainsi que la brume du matin qui se dissipe en rosée. Ajoutons à cela le cri des petits oiseaux, la vue au loin des gracieuses montagnes de notre pays, du grand fleuve, dont les eaux calmes toute la nuit, commencent à soulever de légers flots et de petits murmures si agréables. Tout ceci me réjouit, me charme, m'enivre!

Si Christine était ici, me dis-je dans ce temps-là, qu'elle trouverait cela beau, qu'elle aimerait à confier tous ses petits secrets à la solitude des bois, qui nous fait toujours rêver à quelque douce poésie.

Ernest se joint à moi pour vous présenter ses respects; bien entendu qu'il y en a une bonne part pour mademoiselle Julie, qu'il est loin d'oublier, et dont il me parle sans cesse. Vous ne manquez pas de lui présenter les miens. C'est avec une impatience fébrile, qu'attend pour vous presser de nouveau la main,

Votre très-humble et dévoué,

Pierre HERVART.

V.

LE RETOUR.

Comme nous l'avons pu voir par les lettres que Christine recevait de Pierre, celui-ci recevait chez

madame Lesieur les égards de la plus tendre en même temps que de la plus respectueuse hospitalité.

Là, il trouvait tout ce qu'il faut pour s'amuser. Aussi, sans le doux souvenir de Christine, qui le poursuivait continuellement, il y serait demeuré plus longtemps, car il s'y ennuyait aucunement, bien loin de là. Ernest faisait tout ce qu'il pouvait pour rendre le séjour de N. agréable à son ami.

Disons à sa louange qu'il avait merveilleusement réussi.

A table, les conversations étaient toujours gaies.

Un jour, madame Lesieur faisait endéver Pierre à propos de mademoiselle Darcy.

—Maman, dit Ernest, puisque tu as pris les amours pour sujet de conversation, je vais te confier un petit secret.

Je te dirai donc que je me marie, et que mon mariage est irrévocablement fixé à deux mois.

En entendant cette déclaration, la pauvre mère pâlit.

—J'espère, dit-elle, que ce n'est pas avec mademoiselle Montfermeuil.

Suzanne Montfermeuil était la fille du forgeron du village de N.

Elle passait pour être très-jolie et spirituelle, et d'une très-grande coquetterie.

Elle recevait tous les jeunes gens très-librement, et comme Ernest la fréquentait très-souvent, elle était parvenue à le subjuger par ses charmes.

Comme Ernest ne faisait rien et ne paraissait pas avoir l'intention de travailler, car, parti de Québec pour cultiver ses terres, il ne s'y était jamais sérieusement appliqué, sa mère le poussait au mariage, espérant qu'une fois marié, il serait moins léger.

Or, un jour, ne voilà-t-il pas qu'on vient dire à Madame Lesieur, que son fils doit épouser Suzanne Montfermeuil, et qu'on la prie de le détourner de ce projet insensé.

Madame Lesieur en rit d'abord, ne voulant pas croire ce rapport, faux ou sans fondement selon elle, et lorsqu'elle fut seule avec Ernest :

—Sais-tu bien ce que l'on dit de toi, Ernest? lui demanda-t-elle.

—Non, répondit le jeune homme.

—Eh bien, on dit que tu dois épouser la fille du forgeron.

Ernest ne répondit rien d'abord.

—Eh bien? fit la mère inquiète.

—Eh bien, dit Ernest, on vous a dit la vérité, ma mère.

La foudre n'aurait pas frappé Madame Lesieur davantage.

—Et moi, qui n'y voulait pas ajouter foi, quand on est venu m'en instruire! fit-elle.

—Calme-toi donc, ma bonne mère, lui dit Ernest, le mariage n'est pas encore fait. Pour me distraire, je m'en vais à Montréal.

On sait ce qui était arrivé à Montréal.

Le lecteur comprendra maintenant l'embarras de Madame Lesieur, lorsqu'elle disait :

—J'espère que ce n'est pas avec mademoiselle Montfermeuil.

Mais Ernest la rassura promptement.

—Oh! dit-il, ces amours-là sont déjà oubliées, et comme Suzanne ne m'a jamais aimé sérieusement, elle se consolera facilement. Non, je vais épouser mademoiselle Darcy, la sœur aînée de la fiancée de mon ami Pierre, et qui est charmante. N'est-ce pas, Pierre? fit-il, en se tournant vers ce dernier.

—Tout à fait charmante, fit Pierre.

Madame Lesieur, qui était remise depuis un instant, partit d'un grand éclat de rire,

—Tu dis que tu épouseras mademoiselle Darcy.